L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 30 SEPTEMBRE 1859.

Imprimé et publié par
Cie F. WEISSE & Co.
EDITEURS PROPRIETAIRES;
C. F. WEISSE. H. DUFOUR.
E. DUVERGER. S. HARRY.

Rue de Chartres, No 83, entre Conti et Bienville.

NOUVELLE-ORLEANS
VENDREDI MATIN, 30 SEPTEMBRE.

Abonnés à la semaine.

Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements "à la semaine", à raison de 25 cents pour les six numéros. On paiera aux porteurs.

Ventes à l'encan de ce jour.

Par Bluche & Lassumat, 77 rue de Chartres—Marchandises avariées.

Par N. Vignie, rue de la Commune, entre Philippe et Baronne—Meubles.

Par D. A. Morphy, 106 rue des Magasins—Ciment. Asphalt, graisse de porc.

Par C. E Girardey & Co, à l'Hotel de la Cte—Un lot de terre avec batisses, dans le 4e District.

Par C. A Fortinll, a 10 heures, à l'écurie de Van Horten—un cheval, un mulet, harnais, etc — et a 11 heures du matin, rue Dumaine—des barils vides.

Par Bernard Tarjon, à 10½ heures, au No 86, Vieille Levee—Vins, provisions et liqueurs.

Etat social.

Un crime horrible, commis mercredi à onze heures du matin, sur la levée, au milieu de la foule qui encombre toujours cette avenue du port, a jeté la consternation et l'épouvante dans notre ville. Un homme, nommé Daniel Barry, est paisiblement occupé à prendre note du coton que l'on embarque sur un navire; trois ou quatre scélérats l'abordent et l'un lui adressant la parole : "Que faites vous là," lui demande-t-il. Effrayé du ton menaçant de l'inconnu et de la mine sinistre de ses compagnons, l'individu interpellé répond avec beaucoup de douceur et de politesse qu'il est le *mate* du batiment voisin et qu'il tient compte du coton que l'on y charge. "Vous n'avez pas à faire ici," s'écrie l'interrogateur d'un ton furieux et en vomissant d'horribles imprécations. Barry, sai de terreur, se lève pour fuir, mais au même moment le bandit qui venait de l'apeurer, se ravise, tire un revolver de sa poche, ajuste le *mate* et fait feu. La balle atteint au côté Barry qui s'affaisse et tombe aux pieds de l'assassin. Ce dernier saute comme un de cerner s'arme à son tour d'un couteau et se précipite sur la victime dont il laboure les chairs avec la fureur d'un tigre altéré de sang. Puis, cet exploit accompli, ils se retirent lentement, sans que la multitude qui entoure le malheureux blessé songe un seul instant à intercepter leur fuite ! Telle est la vermin qui nous est parvenue et que, chaque jour, publie le liber.

Dans quel pays vivons nous, grand Dieu ! et où nous mènent ces épouvantables attentats qui se commettent impunément sous les yeux. Ailleurs ces forfaits sont une douloureuse exception—ici ils constituent la règle de notre état social. On tue pour le seul plaisir de verser le sang et d'assister à une agonie.

Les assassins sont connus; ils marchent tête levée dans nos rues, coudoient les passants et cependant ils ne se gênent guère, ils semblent par leur attitude jeter un insolent défi à l'autorité. Celle-ci est elle trop faible pour sévir, ou les preuves qui établissent le crime et justifient l'arrestation lui manquent elles? Nous ignorons, mais ce qui est certain c'est que les meurtriers qui ont été du micile à la Nouvelle-Orléans ou qui y sont de temps en temps leur apparition, sont rarement inquiétés.

C'est surtout à la veille des élections qu'ils signalent leur présence parmi nous par d'odieux attentats. Le revolver et le couteau jouent alors leur rôle sinistre et le lugubre tribunal du coroner siége en permanence pour dresser la liste des victimes. Pourquoi cette recrudescence de crimes au moment où le peuple va être appelé à exercer le plus noble et le plus sacré de ses droits? Est ce une coïncidence fortuite, ou bien cherche-t-on à frapper d'épouvante une partie des électeurs afin de déterminer leur abstention? Il nous est impossible de répondre à cette question, car nous craindrions de nous tromper, et nous ne croirons jamais, à moins qu'on ne nous en fournisse des preuves irréécusables, que l'assassinat, comme nous l'avons souvent entendu affirmer, soit devenu parmi nous un moyen politique. Ce serait là quelque chose de si effrayant et de si lamentable que nous aimons mieux conserver nos illusions.

Quoqu'il en soit, nos élections ont déjà donné lieu à tant de scandales et à tant de violences que les honnêtes gens de tous les partis s'en sont tout fois avec dégoût, quelques-uns s'y aventurent encore, mais de plus en plus rare, mais aux autres aussi abandonneront bientôt cette sa'rène, s'ils continuent à y rencontrer la triste compagnie dont ils évitent si soigneusement le hideux contact dans d'autres lieux.

Nous sommes loin, en le vrit, du principe démocratique, et le gouvernement populaire, dans quelques une de nos villes américaines, n'est plus qu'un mot vide de sens. Les citoyens, quoique cela puisse au premier abord ressembler à un paradoxe, restent complètement étrangers aux affaires publiques; ils sont gouvernés, dans chaque centre de population, par une demi-douzaine d'intrigants dont le verdict est sans appel et qui se subdivisent administrativement au corps électoral. On les laisse faire par apathie ou découragement, peut-être aussi parce qu'on cherche vainement un remède au mal.

Ce regrettable état de choses n'a pas seulement l'inconvénient d'annihiler littéralement la volonté populaire, il en a un autre bien plus grave. Les fonctionnaires dont l'élection a été préparée et assurée par des instrumens indignes, sentent naturellement qu'ils relèvent de ces derniers et non du peuple. Ils le prennent donc à leur tour les hommes serviles qui les ont mis en place, dont ils rougissent intérieurement mais qu'ils ne peuvent répudier et dont ils subissent la pernicieuse influence. Ces hommes leur commandent, ils obéissent. On les voit parfois traiter, quand les plus simples bienséances ordonneraient que leurs mains ne se rencontrassent jamais !

L'autorité, constituée sur de pareilles bases, peut elle être forte et indépendante? Peut-elle remplir ses devoirs avec fermeté et rectitude? Peut-elle sévir, quand quelques uns de ses amis sont traduits à sa barre? Emanant d'une source corruptrice, n'est-elle pas corrompue dès son origine?

Voilà ce nous en sommes aux Etats Unis. Deux vieuille qu'un esprit nouveau anime un jour les citoyens et transforme nos mours politiques, car, à cette heure, nous le disons dans toute la sincérité de notre âme, mieux vaudrait un despote intelligent que les tyrannoux qui cherchent à s'emparer du gouvernement et de l'administration. Le premier nous ferait au moins respecter, tandis que les seconds, impuissants à nous protéger, nous livrent sans défense aux criminelles tentatives de la malveillance.

MEXIQUE—Les journaux de Brownsville renferment des nouvelles du nord du Mexique. Un engagement a eu lieu à Léon, dans l'Etat de Guanajuato, entre l'armée libérale sous les ordres du général Manuel Doblado, et les forces réactionnaires commandées par le général Adrian Woll. Les libéraux ont été battus, mais la victoire de Woll paraît lui avoir coûté cher.

La situation est extrêmement embrouillée dans les Etats du Nord. Le colonel Quiroga qui commande un des deux régiments de Nuevo Leon, a rompu avec le gouverneur de cet Etat. D'une autre part, le général Zuaros s'est éloigné de San Luis, expulsé pour aussi dire par les autorités. L'avocat Manuel Maria de Llanojo, journaliste Manuel Z Gomez et officier Jose Silvester Aramberri, ayant protesté, de leur côté contre les actes du gouverneur et soutenu ouvertement Quiroga, Vidauri leur a ordonné de quitter l'Etat. Il est hâté néanmoins de rappeler Aramberri, dans la crainte que l'armée où il est populaire ne lui fît trop bon accueil, mais le jeune officier a repoussé cette faveur tardive et suivi ses compagnons d'infortune.

Voilà quel était aux dernières dates l'état des choses dans le nord du Mexique. La situation, on le voit, n'a rien de rassurant, et semble annoncer de nouvelles complications.

SERVICE AYRES.—Il a été reçu à New-York des avis de Buenos-Ayres jusqu'au 2 août. La médiation du ministre américain, M. Yancey, avait déjà produit de bons effets. Il avait soumis à Urquiza les propositions du gouvernement de Buenos Ayres, et, après avoir eu avec ce dernier plusieurs entrevues, il était retourné dans la ville que nous venons de nommer avec l'espérance fondée de régler le différend à l'amiable. On assurait même qu'Urquiza doutait si peu du rétablissement de la paix, qu'il avait licencié deux divisions de son armée.

La mission de Paraguay auprès de Lopez a complètement échoué : le dictateur du Paraguay a refusé de devenir l'allié d'Urquiza. M. Yancey a décidé celui-ci à remettre en liberté les officiers faits prisonniers à bord du steamer buenos ayrien *Gen. Pinto*.

Urquiza a noliséé le steamer américain *Gonesee* pour transporter la malle entre Rosario et Panama.

Une nouvelle révolution est imminente à Montevideo.

Dépêches télégraphiques

TRANSMISES A L'ABEILLE.

DEPART DU PERSIA.

ELECTION A ARIZONA.

L'ARÉONAUTE LAMOUNTAIN.

Commerce américain sur l'Amour.

Londres, 17 septembre—L'encaisse métallique de la Banque d'Angleterre s'est accrue de $472,000.

New-York, 29 septembre — Le steamer *Persia*, parti pour Liverpool, a emporté $473,000.

Washington, 29 septembre—Sur 3000 voix reçues dans le territoire d'Arizona, pas une n'a été donnée contre le lieutenant Mowry, du délégué.

L'émigration a commencé à se porter sur la rivière San Pedro.

Le colonel Raine, a demandé des renforts pour prendre l'offensive contre les Apaches qui ravagent les établissements américains.

New York, 29 septembre—L'intrépide aéronaute Lamountain, sur le sort duquel on avait conçu de grandes inquiétudes, est descendu sain et sauf au Canada et est maintenant à Kingston.

Commerce américain sur l'Amour.

Washington. 29 septembre—Barry McD. Collins, agent consulaire des Etats-Unis à la rivière Am or, dans la Russie asiatique, est arrivé à Washington, et pense retourner bientôt à son poste par la voie de Saint-Pétersbourg. Il dit que le commerce américain augmente tous les jours à l'Amour, et que plusieurs navires sont partis des Etats-Unis pour cette destination avec des chargemens de coton, de vins, de liqueurs, de provisions de bouche, de quincaillerie, de machines, etc. Il y a sur l'Amour, desservant différents points de ce fleuve, cinq bateaux à vapeur construits aux Etats-Unis. Un officier russe, le capitaine Davendorff, préside en ce moment, dans une usine de New-York, à la construction de machines, destinées à des canonnières qui seront construites sur l'Amour. Cette rivière est navigable sur un parcours de 2,500 milles. Le chenal est semblable à celui du nord est du Canada, et les productions du sol sont à peu près les mêmes. Les exportations se composent principalement de fourures et de métaux, mais elles embrassent d'autres produits des que les chemins de fer et les steamers auront établi de rapides communications entre les points éloignés.

De Moscou aux sources de l'Amour, la distance est de 4,000 milles sur laquelle sont semées plus de 500 villes, villages et hameaux habités par une population très industrieuse. La compagnie de l'Amour y enverra cette année trois ou quatre navires, avec de forites cargaisons, ainsi que plusieurs steamers en fer, pour en augurer des relations commerciales et, partout des communications régulières entre la colonie et la Sibérie.

L'ukase du czar autorisant les exilés de la Sibérie à émigrer sur l'Amour a pour but de favoriser la colonisation sur ce point des possessions russes. On songe déjà à construire des railways et à établir des lignes télégraphiques qui se prolongeront jusqu'à Moscou.

Ces mesures du gouvernement russe intéressent les Etats-Unis dont le commerce trouvera à l'Amour un nouveau débouché. L'importance croissante qu'acquiera cette colonie située dans le voisinage de nos pêcheries du Pacifique, accroîtra l'opinion que nous devons y avoir un consul-général au lieu d'un simple agent consulaire.

Accident à une Foire de New-York—Dix huit personnes noyées et nombre d'autres blessées.—Accident extraordinaire en ballon.—Contradiction de la descente de Lamountain.

New-York, 28—Un terrible accident a eu lieu cependant à la foire de cette ville, dans le district de Hoboken. Le pont du canal Albion, qui était couvert de monde, s'est rompu, et nom bre de personnes ont été précipitées à l'eau et se sont noyées : d'autres ont été blessées.

New York, 29—MM. Coe et Gollman, aéronautes de Rome, ont fait aujourd'hui une ascension dans leur ballon : ils ont éprouvé un accident, et ont miraculeusement échappé au danger. A une cent millième hauteur, le ballon a crevé, mais ayant pris la forme d'un parachute, les voyageurs ont pu atterrir à la terre à 3 milles du lieu de leur départ.

BATEAUX A VAPEUR.

Vicksburg, 28 septembre—Le Crescent City a été signalé ce matin, à 8 h., le Gladiator, à 8 h., et l'Ingomar, à 9 h., descendant le fleuve.

LISTE DES LETTRES.

Nous publions aujourd'hui la liste des lettres françaises, espagnoles et italiennes restant à la poste.

M. PIERCE—Les amis de l'ex-président Pierce lui ont demandé récemment l'autorisation de soumettre son nom à la Convention de Charleston pour la candidature présidentielle. M. Pierce l'a refusée en déclarant que rien ne saurait le décider à se replacer à la tête de l'administration.

L'HOMMES.—Nous prions l'éditeur de cette revue, d'agréer nos remerciemens pour l'exemplaire qu'il nous a obligeamment adressé.

AVIS IMPORTANT AUX PLANTEURS SUCRIERS.—En se référant à l'annonce qui porte ce titre, on verra que M. ULGIS LAUVE, propriétaire de la fabrique de sucre de la Gironde, vient d'agrandir cet important établissement. Les améliorations qu'il y a introduites, abréger le travail et lui permettent, grâce à la diminution des frais de fabrication, de livrer le bisulfite, en quelque quantité que ce soit, à une réduction de $1 par barril. Les planteurs qui voudront profiter de cette économie devront adresser leurs commandes à M. LAUVE ou à ses agents MM. AUGUSTIN & THIBAUT, No 7 Front Levée.

CHRONIQUE LOCALE.

ECOLES PUBLIQUES DU 2me DISTRICT—Les directeurs des Ecoles Publiques du Deuxième District se sont réunis mercredi soir.

Le comité de surveillance occupée par les écoles s'est prononcé en faveur de diverses réparations—A la demande de M. Dupré, un bureau régulier aussi-bien-quinze pupitres a été soumis au comité de finances.

M. Boudousquié et M. Dupré ont annoncé que l'école de la rue Bienville et l'école supérieure des demoiselles sont en parfait état.

La direction a adopté le rapport du surintendant qui accorde des éloges à toutes les écoles et particulièrement à celle de la rue Bienville que dirige M. Charles Escoffier.

Melles Dentzel et Del Trigo ont été portées sur la liste des surnuméraires.

Le secrétaire a lu les rapports des professeurs et des maîtresses. Nous en donnons un sommaire.

M. J. B. Thornton, principal de l'école supérieure des garçons, a soixante-neuf élèves actuellement.

La principale de l'école supérieure des demoiselles n'a pas adressé de rapport à la direction.

Mlle M. Quéron, principale de l'école des demoiselles de la rue Ste Anne, a deux centseize élèves et neuf vieilles filles de soixante et quarante-quatre qui n'avaient jamais été à l'école. Mlle Quéron n'est pas satisfaite de la discipline et suggère plusieurs réformes.

L'école de demoiselles de la rue Bienville (Mme Dubois, principale) est très florissante. Elle se compose, à l'ouverture, le 3 du courant, de cent-douze élèves et maintenant trois cent trente-trois. Mme Dubois fait l'éloge de ses assistantes et surtout de Mlle Vigand, dont plusieurs élèves sont entrées dans des classes supérieures.

M. Charles Escoffier, principal de l'école de garçons, et M. Garreau, principal de l'école de garçons de la rue du Marché, ont présenté des rapports favorables. L'école de M. G. a cent quatre-vingt-six élèves.

L'école de demoiselles de la rue des Remparts (Mlle Susan Cooper, principale) a deux cents élèves. Il n'y en avait que cent trois à la rentrée classique.

L'école de la rue du Quartier, dont Mlle M. D. Cooper est principale, a quatre cent quatre-vingts élèves.

Mme S. H. Lacey a présenté un rapport favorable sur l'école de demoiselles du Chemin du Bayou.

M. L. Massé annonce que l'école de garçons de la rue de l'Hôpital, dont il est principal, est dans une excellente situation.

M. de Wilz, principal de l'école de garçons de la rue Chartres, a cent soixante-douze élèves.

Le comité des maisons d'école a été autorisé à faire des réparations nécessaires.

A la demande de M. Cassard, une résolution modifiée par lui, présentée par M. Maupay, et déclarant que les élèves que le surintendant maintiendra sans attendre à l'ordre anglais seraient admis à l'Ecole supérieure, a été adoptée.

Melle Wilmot, ex-élève première assistante de l'école de garçons de la rue de l'Hôpital.

DEVANT LA 1RE COUR — L'officier St Port Mello qui faisait partie de la police du Deuxième District et que la loi a destitué dernièrement pour avoir frappé Manuel Lopez de son bâton, a été envoyé hier, par le recorder Waltz, devant la Première Cour de District.

Son cautionnement a été fixé à cinq cents piastres.

VOL—Des voleurs se sont introduits, dans la nuit de mercredi à jeudi, chez le général W. K. Miles; ils ont emporté une pendule et une grande quantité de linge.

LES SECONDES.—Le recorder Summers a remis au 5 du mois prochain l'interrogatoire de Jerry Casey et de Frank Meehan accusés du meurtre de John Ryan.

Joseph Gallone et sa femme Mary que Charles Ford accuse d'avoir grièvement blessé sa femme, ont été écroués, faute d'un cautionnement de $1000 pour répondre de leur comparution le 5 octobre.

Frank Rogers a été condamné à cinq piastres d'amende pour avoir assailli Vm Barns à main armée.

Mary Hickby, Jenny McNaff, Ann Donahua et Dutch Katey, femmes de la rue Galiatin, ont été envoyées devant la Première Cour par le recorder Waltz pour avoir assommé Kate Baker.

Anatole, h.c.t., est en prison pour vol de selle, au préjudice de M. F. Bambois Jr.

Pierre Cadevielle est accusé d'avoir vendu à Edouard Bourguin une montre en or celui-ci dormait au marché aux légumes. Un autre affidavit dénonce que Cadevielle, gagin de M. Henry Dedesant, spéculant avec Villeré et Chemin de Bayou, vendit frauduleusement quarante piastres de bétiqu, de loterie ainsi que d'autres articles.

DANIEL BARRY, dont le nom a figuré dans le journal d'hier, était encore en danger de mort hier soir. On avait défendu à ses amis de venir le voir.

Harry Strong s'est livré à la police, on a un témoin précieux si Forbes et Lockwood sont arrêtés.

Onze capitaines de navires ont passé la nuit de mercredi à jeudi à chercher Forbes et son compagnon, mais ils ne les ont pas découverts. Plusieurs des matelots du *Mary Hammond* les cherchaient également et s'ils les avaient arrêtés, il est probable que le juri n'aurait pas eu la peine de les juger.

—Un journal français a annoncé qu'on s'occupait de nouveau en Prusse du projet de fortifier Berlin, afin de mettre cette capitale à l'abri d'un coup de main. Les correspondances berlinoises de la *Gazette de Cologne* démentent ce bruit. Elles assurent qu'il n'est pas question pour le moment de fortifier la capitale, mais qu'on va faire de Spandau une forteresse de premier rang.

—L'Adresse voté par les patriotes de Gotha en faveur de la réforme de la Constitution fédérale allemande a été présentée au duc de Saxe-Cobourg par une députation à la tête de laquelle figure le premier magistrat de la capitale. Le prince a accueilli cette députation avec une extrême bienveillance. Il a appuyé sur l'effort que font les patriotes allemands pour améliorer et fortifier l'organisation de la patrie commune et, après avoir rappelé ce qu'il a déjà fait personnellement pour ce te cause, il a promis de donner au mouvement réformiste son appui le plus sympathique.

—Des lettres qu'un journal de Gênes prétend avoir reçues de Naples assurent que le gouvernement doit promulguer avant peu une Constitution politique, qui admettrait une représentation nationale basée sur le principe de l'élection : il y aurait seulement un cens électoral assez élevé. Le mandat des représentants serait de trois ans; la Chambre serait convoquée chaque année, mais seulement pour une session de quinze jours. Le roi aurait la faculté de dissoudre cette Assemblée avec l'assentiment de ses ministres. La responsabilité ministérielle existerait.

—Le 27 août a eu lieu, à Reme, une longue entrevue du cardinal Antonelli avec le duc de Gramont; l'ambassadeur français a communiqué, d'après les dernières instructions qu'il a reçues de l'empereur, les vues de Sa Majesté sur la réorganisation de l'Italie, et notamment des Légations. Cette entrevue a été longue et animée.

—Il a été reçu à Marseille quelques nouvelles de Constantinople. La situation y est peu satisfaisante, et on craint qu'il ne soit difficile l'abîme de la détresse financière, à augmenter les droits de douane. L'affaire de prince Alexandre Jean n'est plus qu'une question de forme; elle sera réglée par la conférence de Paris.

—Un négociant de Lubeck, nommé Jacques Kriwes, avait prédit, en 1836, à la sourome de Suède, la somme, très considérable alors, de 65,500 thalers d'espèce de Lubeck, destinée à continuer la guerre de 30 ans. Les héritiers de Kriwes, la plupart Mecklembourgeois, sont maintenant en possession, tant en créance et d'autres pièces à l'appui de leurs droits. Une assignation a été donnée à Stockholm pour le 15 septembre prochain.

—Les améliorations de la navigabilité de la Seine continuent d'être l'objet de la sollicitude du gouvernement. Outre les travaux de dragage qui s'exécutent presque sur tous les passages difficiles, le préfet de Seine-et-Oise annonce que, le 15 septembre, à Versailles, il sera procédé à l'adjudication des travaux à faire pour exhausser la rivière d'Andreso; ces travaux sont d'une importance de 725,000 francs.

—La grande marée annoncée n'est fait assez vivement ressentir au Havre. On ne signale pas d'accidens graves, et même sur la jetée, où les dames étaient rendues en grand nombre, il souffrait de la fête une bonne brise rafraîchie, comme disent les marins, soulevant sans façon les robes bouffantes des dames qui, du reste, avaient pris leurs précautions. La mer roulait des lames énormes qui venaient se briser tumultueusement sur les bastions du sud, en lançant pardessus les parapets des gerbes gigantesques; sur le rivage, le galet, tour à tour enlevé et rejeté par la vague écumante, produisait comme un bruit de chaînes incessamment traînées.

—Un long rapport publié par l'*Invalide russe*, renferme les détails des dernières opérations militaires faites par les Russes dans le Daghestan :

"Les tribus violemment soustraites à notre puissance, il y a seize ans, se battent, dit ce rapport, de faire leur soumission avec une véritable sincérité, et sollicitent l'oubli du passé. Les montagnards du Goumbeli, qui n'avaient jamais déposé les armes devant nous, retournent avec leurs troupeaux dans leurs anciens aouls et les tribus de Kaitag, Koissou, Tchirkati et Gulou-Kaid, avec ses fortifications, se sont également soumis. Tous les habitants du Tchertchen, récemment arrachés de force à leurs aouls, ce sont enfuis vers nous et rentrent dans leurs foyers. Le fameux naïb Kabazan a fait sa soumission; tout le Tchakouzni a imité son exemple, et l'on voit arriver au camp, l'une après l'autre, des députations des tribes les plus reculées des sources du Sémoro Argounn et du pied des montagnes. Schamil, a été mis dans une position tellement dangereuse qu'il s'est enfui, abandonnant ses retranchemens et ses 15 pièces de canon. En attendant, l'arrivée de nos troupes, les retranchemens de Schamil ont été occupés par un parti d'Andéens qui viennent de faire leur soumission."

L'OCEAN.

Un savant anglais vient de publier sur le grand Océan des observations saisissantes par les comparaisons dont il les accompagne et les calculs auxquels il se livre.

L'Océan atlantique, dit-il, occupe un sillon profondément creusé dans la surface de la terre. Ce sillon est d'environ 3,000 milles, et long de six mille cinq cents milles; il s'étend continuellement du bassin arctique au bassin antarctique, et pourtant non pas en un peu en zigzag. La distance de son lit à la surface de l'eau varie extrêmement, suivant les situations. La plus grande dépression, cependant, excède peu cinq milles de deux cents perpendiculaire, et le plus souvent le fond de l'Océan est à une profondeur considérablement moindre. Les parties la plus profonde est immédiatement au sud des bases de Terre-Neuve. Les parties les plus superficielles sont, généralement, le long des côtes. Le golfe de Mexique et la mer des Antilles sont de beaucoup moins profondes que le reste du bassin atlantique. Presque partout la perpendiculaire qui joint le lit à la surface de l'eau n'y dépasse pas un mille.

Il faudrait un trop grand nombre de chiffres pour calculer la quantité réelle d'eau que renferme le vaste bassin de l'Océan; car cette eau n'est point de l'eau pure : elle contient une très grande quantité de sel dissous. Dans chaque pinte d'eau de mer il y a plus d'une demi-once de matière solide qui restrait en poudre cristalline si le liquide était évaporé par la chaleur. Toute l'eau de l'Atlantique étant évaporée, elle laisserait assez de sel pour couvrir une surface de 7 millions de milles carrés, et la couche aurait un mille de haut.

Quoique, par la force des choses, la mer doive nécessairement devenir salée, c'est un fait curieux et remarquable qu'elle ne devient pas *plus* salée. Cette anomalie apparaît cet parfaitement expliquée à l'aide de la science. L'eau de l'Océan ne peut guère céder à l'air les matières solides qu'elle contient, et, comme le bassin en reçoit constamment de nouvelles, la proportion saline devrait s'accroître; mais des myriades de créatures vivent dans la mer, elles ont des arrêtes et des écailles, et les unes et les autres doivent être formées par des ingrédiens terrestres ou salins. Il y a aussi des masses microscopiques d'être vivants particulièrement actifs dans le travail d'assimilation. Les individus de ces races sont si petits qu'ils ne peuvent être vus, même grossis par des instruments optiques de plusieurs centaines de fois.

Néanmoins, ces petites créatures ne peuvent se soustraire dans leur invisible existence sans revêtir leur charpente de pyramide d'une parcelle complète de milliers différents superposés. Quand ces êtres ont été mis en mouvement par la chaleur, ils déposent des ingrédients solides de la mer, et, lorsque leur œuvre a été accomplie elles sont déposées, comme embaumées, dans des demeures inaccessibles, dans le lit de l'Océan, formant des couches de densité et d'épaisseur croissantes.

Plusieurs des îles terrestres de la surface du globe qui sont maintenant des lieux sur lit déjà qu'il demeurait à sec, il avait encore avantage sur celui-ci, leur abandonnant la propriété d'une superbe terre qu'il possédait en..... ans environ de.....

Edgard avait bien tenté de s'opposer à cette générosité splendide, mais le vieux marquis avait répondu :

—Mon intention, mon ami, a toujours été de te laisser cette terre dans mon testament, avec le consentement de Mathilde, bien entendu. Mais, dans les circonstances actuelles, je crois inutile de lui demander ce consentement.

C'est vrai, cette terre que la chaise de poste emportait les deux époux, pour qu'ils y passassent les premiers jours de leur lune de miel, qui mécoupé de ne pas ressembler beaucoup à celle des autres.

Les premiers moments de ce tête-à-tête conjugal se passèrent, non que d'être assez embarrassés pour les deux époux, ils avaient, la conscience tous les deux, Edgard plus, Mathilde moins, mais cependant un peu,—que les choses eussent dû être autrement pendant différentes de ce qu'elles étaient; mais enfin, grâce au sentiment dévoué qui animait Edgard, grâce au désir naturel de Mathilde de rendre agréable aux yeux de son mari le sacrifice qu'elle venait de faire, grâce au tact et à la délicatesse de ce dernier, grâce au sentiment dévoué qui animait Edgard, grâce au désir naturel de Mathilde de rendre agréable aux yeux de son mari le sacrifice qu'elle venait de faire, grâce au tact et à la délicatesse de ce dernier, on finit par se rompre, et la conversation fait par s'établir sur un terrain neutre, franche et aimable comme toujours, mais avec une nuance de protection de plus chez Edgard, avec une nuance d'amitié de plus chez Mathilde. Nous avons dit plus haut que les femmes étaient parfois terribles avec leurs nuances, nous pouvons ajouter ici qu'elles leur savent souvent aussi à paraître plus charmantes et plus adorables sur tout de ces mêmes nuances aimées. Ainsi Mathilde, tout en se rappelant bien encore quelque peu qu'elle était jadis avec cette jeunesse qui tient la tête-à-tête conjugal, avec un autre qu'avec son oncle, s'appliqua à tâcher que lui ne se rappelât pas, et pût se croire en effet ce qu'il aurait dû être : le préféré de sa femme.

—Tu crois peut-être, mon bon Edgard, lui dit-elle en souriant, que tu as pris seulement, en m'épousant, ta part à prendre ? non pas; tu t'en attends une petite faute qui ne te laisserai pas un moment tranquille tant que tu n'aurai pas satisfait le vœu qu'elle a formé.

—Et quel est ce vœu? dit Edgard, que je ne sois pas plus à estimer.

—Tais toi, dit Mathilde, en l'interrompant avec vivacité; je n'en connais pas de plus noble et que je sois plus fière de porter; voici ma main.

Elle mit sa main dans celle d'Edgard, et tout fut dit entre eux deux étrez, qu'un mot aurait suffi à jeter dans les bras l'un de l'autre.

Le marquis rentra, et Edgard, s'avançant vers lui, après avoir échangé un soup d'œil avec Mathilde, lui dit :

—Mon oncle, j'ai l'honneur de vous demander la main de Mlle Mathilde de Vieuzaine, votre fille.

—Mum ! fit le marquis, en affectant plus de surprise qu'il n'en avait réellement, en grand désespoir et sans doute apaisé, et tu ne crains plus maintenant de te marier ?

—Je ne crains rien, répondit Mathilde avec calme et dignité, et vous voulez me confier à Edgard, je suis prête à vous obéir.

—Peste ! quelle obéissance subite ! dit le vieux marquis.

—Monsieur le marquis est servi, annonça un valet de chambre en ouvrant la porte à deux battans.

—Alors, allons dîner; dit le marquis, allons, donnez le bras à votre futur, *Madame Mouflin*.

Edgard offrit son bras à Mathilde, et les deux jeunes gens s'avancèrent vers la salle à manger en échangeant un lumineux regard.

Le marquis les suivit, tout en faisant de profondes réflexions sur la versatilité des filles.

IX.

Le mariage se fit dans les premiers jours du printemps, les deux fiancés n'ayant nul besoin de faire publier leur mariage, il n'y eut donc ouire la scène que nous venons de raconter et la célébration du mariage que le temps strictement exigé par la loi. La conduite des deux fiancés fut ouverte entre, pendant ces quelques jours, fut identiquement la même qu'elle était auparavant, Mathilde se montrant si fière et relevée à ses propres yeux de l'humiliation que lui avait fait éprouver le vicomte, par la conscience du dévoûment qu'elle inspirait à Edgard. Quant à celui-ci, occupant de son bonheur de ne rien laisser voir de son vrai sentiment, il prenait tant de soins qu'en rien n'en parût au dehors, que Mathilde pet continuer à croire au calme de son affection fraternelle.

La veille du mariage, le vieux marquis, soulaird par sa fille sur bien des points qui lui étaient restés obscurs, se trouvant seul avec Edgard, en profita pour lui dire :

—Ah çà! mon neveu, ou plutôt mon gendre, car tu le seras demain, causons un peu tous les deux.

—Volontiers, mon oncle.

—Mademoiselle ma fille m'a dit d'étranges choses, mais-tu? car je l'ai questionnée, fort intrigué, je l'avoue, de savoir comment tu t'en tirerais de cette obstination... Qu'est-ce que c'est qu'une prétendue promesse que tu lui as faite? Est-ce vrai, cela?

—Rien n'est plus vrai, mon oncle.

—Et tu la tiens, cette promesse?

—Scrupuleusement.

—Ah ça mais! reprit le marquis, en retenant à peine un sourire, qu'est devenue la belle théorie sur les dents de lait?

—Elle subsiste toujours, mon oncle.

—Vraiment!

—Mais oui..... la dent de lait ne tient plus qu'à un fil; seulement, ajouta-t-il avec un sourire, il faut attendre que la dent de sagesse pousse.

—Tu parles comme une mâchoire, mon neveu..... si dans combien de temps apparaîtra qu'elle pousse, cette fameuse dent de sagesse?

Edgard ne répondit que par un signe d'ignorance et de résignation.

—Diable ! je ne sais pas comment sont bâties nos filles dans ce siècle; mais je doute que leurs mères se fassent félicitées d'une telle conduite; enfin, ajouta-t-il, c'est votre affaire, et, tant que vous serez heureux, qu'il y a de sûr, c'est que la mort peut venir quand elle voudra, je partirai tranquille en demandant ma fille aux mains d'un brave garçon comme toi.

—Il n'importe, mon oncle, dit Edgard en souriant et servant la main du marquis, ne vous pressez pas.

—Il n'est pas pour, dit celui-ci en riant, je n'ai non plus envie de me presser, et si longtemps que cette promesse cette fameuse dent de sagesse doit la parfaire, j'espère bien vivre assez pour voir mon petite cadine !

—Et moi aussi, je l'espère bien, mon oncle !

Le mariage ce fit dans les premiers jours du printemps, les deux fiancés n'ayant nul besoin de faire publier leur mariage, il n'y eut donc ouire la scène que nous venons de raconter et la célébration du mariage que le temps strictement exigé par la loi. La conduite des deux fiancés fut ouverte entre, pendant ces quelques jours, fut identiquement la même qu'elle était auparavant, Mathilde se montrant si fière et relevée à ses propres yeux de l'humiliation que lui avait fait éprouver le vicomte, par la conscience du dévoûment qu'elle inspirait à Edgard. Quant à celui-ci, occupant de son bonheur de ne rien laisser voir de son vrai sentiment, il prenait tant de soins qu'en rien n'en parût au dehors, que Mathilde pet continuer à croire au calme de son affection fraternelle.

La veille du mariage, le vieux marquis, soulaird par sa fille sur bien des points qui lui étaient restés obscurs, se trouvant seul avec Edgard, en profita pour lui dire :

—Ah çà! mon neveu, ou plutôt mon gendre, car tu le seras demain, causons un peu tous les deux.

—Volontiers, mon oncle.

—Mademoiselle ma fille m'a dit d'étranges choses, mais-tu? car je l'ai questionnée, fort intrigué, je l'avoue, de savoir comment tu t'en tirerais de cette obstination... Qu'est-ce que c'est qu'une prétendue promesse que tu lui as faite? Est-ce vrai, cela?

—Rien n'est plus vrai, mon oncle.

—Et tu la tiens, cette promesse?

—Scrupuleusement.

—Ah çà mais! reprit le marquis, en retenant à peine un sourire, qu'est devenue la belle théorie sur les dents de lait?

—Elle subsiste toujours, mon oncle.

—Vraiment!

—Mais oui..... la dent de lait ne tient plus qu'à un fil; seulement, ajouta-t-il avec un sourire, il faut attendre que la dent de sagesse pousse.

—Tu parles comme une mâchoire, mon neveu..... si dans combien de temps apparaîtra qu'elle pousse, cette fameuse dent de sagesse?

Edgard ne répondit que par un signe d'ignorance et de résignation.

—Diable ! je ne sais pas comment sont bâties nos filles dans ce siècle; mais je doute que leurs mères se fassent félicitées d'une telle conduite; enfin, ajouta-t-il, c'est votre affaire, et, tant que vous serez heureux, qu'il y a de sûr, c'est que la mort peut venir quand elle voudra, je partirai tranquille en demandant ma fille aux mains d'un brave garçon comme toi.

—Il n'importe, mon oncle, dit Edgard en souriant et servant la main du marquis, ne vous pressez pas.

—Il n'est pas pour, dit celui-ci en riant, je n'ai non plus envie de me presser, et si longtemps que cette a pouvoir cette fameuse dent de sagesse doit la parfaire, j'espère bien vivre assez pour voir mon petite cadine !

—Et moi aussi, je l'espère bien, mon oncle !

Le mariage ce fit dans les premiers jours du printemps, les deux fiancés n'ayant nul besoin de faire publier leur mariage, il n'y eut donc ouire la scène que nous venons de raconter et la célébration du mariage que le temps strictement exigé par la loi. La conduite des deux fiancés fut ouverte entre, pendant ces quelques jours, fut identiquement la même qu'elle était auparavant, Mathilde se montrant si fière et relevée à ses propres yeux de l'humiliation que lui avait fait éprouver le vicomte, par la conscience du dévoûment qu'elle inspirait à Edgard. Quant à celui-ci, occupant de son bonheur de ne rien laisser voir de son vrai sentiment, il prenait tant de soins qu'en rien n'en parût au dehors, que Mathilde pet continuer à croire au calme de son affection fraternelle.

La veille du mariage, le vieux marquis, soulaird par sa fille sur bien des points qui lui étaient restés obscurs, se trouvant seul avec Edgard, en profita pour lui dire :

—Ah çà! mon neveu, ou plutôt mon gendre, car tu le seras demain, causons un peu tous les deux.

—Volontiers, mon oncle.

—Mademoiselle ma fille m'a dit d'étranges choses, mais-tu? car je l'ai questionnée, fort intrigué, je l'avoue, de savoir comment tu t'en tirerais de cette obstination... Qu'est-ce que c'est qu'une prétendue promesse que tu lui as faite? Est-ce vrai, cela?

—Rien n'est plus vrai, mon oncle.

—Et tu la tiens, cette promesse?

—Scrupuleusement.

—Ah çà mais! reprit le marquis, en retenant à peine un sourire, qu'est devenue la belle théorie sur les dents de lait?

—Elle subsiste toujours, mon oncle.

—Vraiment!

—Mais oui..... la dent de lait ne tient plus qu'à